

La mémoire et la mort

Les cent et une nuits d'Agnès Varda

Philippe Gajan

Number 77, Summer 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25098ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gajan, P. (1995). Review of [La mémoire et la mort / *Les cent et une nuits d'Agnès Varda*]. *24 images*, (77), 54–55.

LA MÉMOIRE ET LA MORT

par Philippe Gajan

Il est le cinéma, toute la mémoire du Cinéma. Il s'appelle Simon Cinéma (Michel Piccoli) et a presque cent ans. À cette occasion, il engage une jeune femme, cinéphile bien entendu, qui aura pour charge d'exercer la mémoire du vénérable vieillard. Un film sur le centenaire donc, mais pas n'importe lequel : un centenaire qui refuse à la fois d'oublier et de mourir. Et la réussite du film vient de la constance avec laquelle Agnès Varda mène de front ces deux axes, ces deux façons d'aimer le Cinéma, jusqu'à la grande réconciliation finale.

Le refus d'oublier est l'apanage du spectateur. Il y a le cinéphile boulimique qui à la manière d'une caisse enregistreuse comptabilise les scènes fameuses qui hantent la mémoire collective. Il y a plus simplement le spectateur qui aime les acteurs, ceux du star-system, au temps de la splendeur des grands studios hollywoodiens, leurs rejetons ou leurs héritiers. Et ils sont tous là (ou presque), spectres du grand écran ou visiteurs attentionnés de Monsieur Cinéma.

Quant au refus de mourir, c'est celui qu'incarne une nouvelle génération qui res-

semble à toutes les nouvelles générations. Faire un film, trouver l'argent nécessaire, douter mais se lancer quand même. Peu importe que l'objet de leur effort soit un pastiche pourvu qu'il soit un passeport pour l'avenir. Peu importe que Mica (formidable Mathieu Demy), leur chef de file, tente de mettre sur pied un film de gangster, aux scènes vues et revues au moins cent fois, s'il peut assouvir sa passion de cinéma, son envie de faire un film.

Si la mort est très présente dans *Les cent et une nuits*, c'est pour mieux en rire ou encore pour la défier. Le rire, c'est celui de Depardieu et de Piccoli qui égrènent les cent façons de mourir que le cinéma leur a imposées. Le défi, c'est celui de Simon Cinéma qui vole le carnet de la Mort (alias Romane Bohringer) pour biffer son nom.

D'ailleurs, il y a aussi du défi chez Agnès Varda quand elle décide de confronter l'ancienne et la nouvelle génération. C'est la meilleure idée du film mais c'est aussi par là qu'il pêche en la personne de Shéhérazade-Camille interprétée par Julie Gayet. Celle-ci, cantonnée dans un rôle de faire-valoir, est

souvent trop pontifiante dans sa démonstration de cinéphilie galopante. Et surtout, la jeune étoile pâlit devant les monstres sacrés Piccoli, Mastroianni ou encore Anouk Aimée. Agnès Varda envoie littéralement sa jeune comédienne au « casse-pipe » lors d'une séance de masques où la différence de présence à l'écran est par trop importante.

De la même manière, Vincent, de retour des Indes, est précipité dans l'entourage du château avec pour mission de remplacer l'héritier de Monsieur Cinéma disparu il y a des années. Outre le fait que cette nouvelle intrigue ne se justifie guère, il semble de plus qu'elle ait été délibérément sacrifiée. Car, manifestement, ce n'est vraiment pas dans cette direction que se porte l'intérêt de la réalisatrice. Dès lors et c'est tout naturel celui du spectateur non

Mathieu Demy, Michel Piccoli et Julie Gayet.





Simon Cinéma (Michel Piccoli) et le «latin lover» (Marcello Mastroianni).

plus. Finalement c'est encore à Simon de sauver la situation. Lorsqu'il accepte de jouer dans le film de Mica, il lui revient le bénéfice d'établir le contact entre la légende qu'il personnifie, trônant dans son château-musée du cinéma et l'engouement des jeunes gens tournés vers l'avenir. Entre deux visites (entre autres celle hilarante d'un car de Japonais) ou deux évocations du passé, le voilà donc sur un nouveau tournage comme s'il venait jeter ainsi un pont entre les générations.

Car, attention, *Les cent et une nuits* n'est pas un catalogue poussiéreux, une sorte de livre d'or où la réalisatrice collectionnerait les extraits de films ou de bandes sonores, à la manière de ceux qui collectionnent les autographes, réservant toujours la page centrale à l'acteur fétiche. Oublié l'hommage nostalgique à un Cinéma d'antan. Simon Cinéma est un vieillard encore vert, espiègle. Il a en lui les caprices d'une star et les peurs d'un enfant. De même, Marcello Mastroianni, l'ami fidèle, s'il accepte pour un temps le rôle de «latin lover» qui lui est dévolu par la postérité, n'en est pas moins intéressé par l'avenir et l'argent. Il tente par tous les moyens de ravir à Simon les droits de ses films comme si l'hommage

n'était qu'une façade. À ce titre ce serait plus un film à tiroirs, comme métaphore de la mémoire qu'un vieux grimoire !

Non, s'il y a hommage, c'est ailleurs qu'il faut le chercher. Agnès Varda embrasse cent ans de Cinéma et plus, c'est-à-dire son avant (les automates, les frères Lumière, la mémoire) et son après, son devenir (le refus de mourir). Plus encore, elle use de raccourcis surprenants pour affirmer cette permanence: un condom qui jaillit dans les airs se métamorphose en tapis volant, celui du *Voleur de Bagdad*; ou encore Simon Cinéma qui assène: «Je veux Mae West comme partenaire ou Béatrice Dalle. Il faut du nichon, morbleu!». Cette capacité qu'a Agnès Varda de se renouveler constamment se retrouve dans ses multiples façons de citer qu'elle déroule à l'infini. Plus qu'un jeu, ce procédé décline le désir, un désir de cinéma qui ne serait jamais entièrement satisfait. C'est pourquoi il ne faut pas voir dans *Les cent et une nuits* une manière pour la cinéaste d'adresser ses satisfecit, de dresser une liste de bons ou mauvais points à distribuer. Elle affirme bien plutôt la continuité d'un art jeune mais déjà éternel. À l'image de Sandrine Bonnaire qui arrive au château

vêtue des haillons de la vagabonde de *Sans toit ni loi* et repart dans l'armure de *Jeanne la Pucelle*, le film est une flèche acérée qui renvoie dos à dos les querelles de clocher. De Niro et Deneuve sont dans un bateau, De Niro tombe à l'eau...

Agnès Varda cite Buñuel: «Je trouve dangereuses et fallacieuses toutes les manifestations commémoratives. À quoi bon ? Vive l'oubli». Le message est on ne peut plus clair, pas de commémoration. Ce sont les morts que l'on commémore et le cinéma est bien vivant même si, comme Simon, il a la mémoire bien embrouillée, celle des clichés et des clins d'œil qui tissent *Les cent et une nuits*. Un message d'espoir? Et pourquoi pas lorsque l'on s'appelle Agnès Varda, et que l'on signe un divertissement (le mot est d'elle) qui porte si agréablement sa griffe. ■

LES CENT ET UNE NUITS

France 1995. Ré. et scé.: Agnès Varda. Ph.: Éric Gautier. Mont.: Hughes Darmois. Int.: Michel Piccoli, Julie Gayet, Mathieu Demy, Emmanuel Salinger, Henri Garcin, Marcello Mastroianni. 125 minutes. Couleur. Dist.: Astral Films.